

# **l'Edition Musicale Vivante**

revue mensuelle  
le n° 4 francs

abonnement :  
france : 40 francs  
étranger : 50 francs  
chèques postaux : 1246-33



5, rue  
du cardinal-mercier  
paris (9<sup>e</sup>)

tél. : central 96-70 — 97-39  
— gut. 46-65 — 71-29  
— inter. : central 74-61

## **Sommaire**

LA MUSIQUE GITANE, par A. MACHABEY ■ LA TERRE DU PHONOGRAPHE, par René BIZET ■  
LE DISQUE DEVANT LE JUGE, par Paul ALLARD ■ UN PEU D'ACOUSTIQUE, par Ph. LE COR-  
BEILLER ■ CRITIQUE DES DISQUES, par Émile VUILLERMOZ ■ LES DISQUES DE VIOLON,  
par Marc PINCHERLE ■ LES DISQUES DE DICTION, par Régis GIGNOUX ■ LES DISQUES  
DE CHANT, par Maurice BEX ■ LES DISQUES DE CHANSONS, par Bernard ZIMMER ■ Nos ÉCHOS.

---

# **La musique gitane**

par A. Machabey

Dépositaire fidèle des « voix chères qui se sont tues » le disque l'est encore de celles qui vont se taire. Depuis plus de trente ou quarante ans, le phonographe circule à travers le monde en vue de recueillir les dernières locutions, les dernières syntaxes, les dernières mélodies des peuples, des tribus qui se raréfient, ou sont en voie de disparition.

Cependant, sans franchir les océans, le phonographe peut intervenir autour de nous, dans notre petite Europe, dont l'évolution s'accroît quotidiennement et qui n'offrira bientôt plus aucun refuge aux vestiges qui survivent du passé. L'art des gitanes d'Espagne est de ces vestiges ; sa tradition s'affaiblit, la nécessité de se plier au goût parisien, londonien, berlinois, lui enlève petit à petit son caractère, et l'originalité de *Triana* ne sera bientôt plus qu'un souvenir si le disque n'en fixe pas quelques bribes, comme il a d'ailleurs commencé de le faire.

Est-il besoin de rappeler que cette forme d'art constitue une anomalie et se présente comme une énigme ; nous parviendrions peut-être à la résoudre, si nous connaissions l'origine de ces bandes nomades, dont quelques fragments ont cependant fini par se fixer, à l'extrémité de l'Europe, dans le quartier gitane de Séville et dans les calcaires de Grenade.

Mais cette origine même, demeure mystérieuse ; nous savons seulement que c'est au début du xv<sup>e</sup> siècle que des tribus errantes parurent en Europe. Étienne Pasquier nous a conservé, à leur sujet, un texte précieux entre tous par ses détails et son exactitude ; il le reproduit dans *Les Recherches de la France* (livre IV, chapitre XIX) sous ce titre : *Vers quel temps un tas de gens vagabonds, que les aucuns nomment Egyptiens, les autres Bohémiens, commencèrent de rôder cette France.*

Il a trouvé ce renseignement, dit-il, dans un vieux livre d'un théologien de Paris *soigneux de recueillir les choses qu'il voyait* et il le transcrit mot à mot. "Le dimanche d'après

la mi-août qui fut le dix-septième jour d'aoust mil quatre cent vingt-sept, vinrent à Paris douze Penanciers, comme ils disaient, c'est à savoir, un Duc, un Comte et dix hommes tous à cheval, et lesquels se disoient très bons chrétiens et estoient de la Basse-Egypte... ...le Jour de Saint Jean Decolace vint le Commun " en tout 100 ou 120 personnes qui furent " par Justice logez à la Chapelle Saint-Denys.

Ils racontaient une histoire pitoyable où l'erreur, ou le mensonge, l'emportaient sans doute sur la vérité, et par laquelle, après avoir successivement adopté, abandonné puis réadopté le christianisme, ils avaient été condamnés par le Pape à errer sept ans sans coucher dans un lit ; il y avait beaucoup plus de sept ans qu'ils étaient en route, mais ils se transmettaient de père en fils cette pénitence comme un héritage qui n'était pas à dédaigner, somme toute, puisqu'il leur attirait la pitié de nos pères et leur servait de sauf-conduit à travers l'Europe catholique.

Les Bohémiens de la Chapelle attirèrent une foule considérable de curieux, en dépit de la disparition de certains bijoux et de quelques bourses d'argent, mais ce qui gâta tout, c'est que *les plus laides femmes que l'on peut voir, et les plus noires* disaient la bonne aventure en lisant dans la main et troublaient les ménages par ces mots : *Ta femme t'a fait coup.*

L'évêque de Paris s'en émut, vint avec un frère prêcheur, nommé le Petit Jacobin, qui excommunia les Bohémiens et les obligea à lever le camp ; ils partirent en tirant vers Pontoise le jour de Notre-Dame en septembre.

Étienne Pasquier s'était déjà posé la question de l'origine véritable de ces nomades ; il écrit en fin de chapitre : *sans obmettre que Raphaël Volaterran au douzième de sa géographie dict que cette sorte de gens était extraite des Uxiens, peuples assis et situés dans la Perside, induit à ce croire de l'autorité de Syllax qui a écrit l'histoire des Empereurs de Constantinople, lequel récite que Michel Traule Empereur avoit appris d'eux que la couronne de l'Empire devoit tomber entre ses mains.*

Nous voici donc en Perse, au pays de Suse au IX<sup>e</sup> siècle. C'est précisément en Perse qu'Alexandre le Grand, revenant des Indes, rencontra un peuple nomade, pillard, lui livra bataille et le vainquit.

Voici maintenant d'autres renseignements qu'il n'est pas impossible de relier aux précédents : nous les devons à un auteur contemporain, M. Tine Reballedo qui les a groupés à la suite de son « *Diccionario Gitano-Espanol* », (1909). Un missionnaire français, le père Dubois, a observé sur la côte de Malabar une race errante présentant les mêmes caractères que les Gitanes d'Europe. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, vers 1760, un linguiste viennois constata une ressemblance singulière entre le langage d'un étudiant hindou et celui des tziganes hongrois ; ce jeune Hindou précisa qu'au voisinage des Malabars vivait une certaine tribu Zigania des plus curieuses dont les éléments parlaient un idiome analogue à celui des Gitanes ou Tziganes (Zigeuner).

Enfin, les philologues modernes ont reconnu de très grandes affinités entre des grammaires indoustanes et gitanes.

N'est-il pas permis de supposer que ces peuples nomades ont de tous temps essaimé, remontant la côte de la Mer d'Oman, atteignant puis traversant la Perse, se divisant ensuite pour se rendre, soit en Égypte, soit vers Constantinople, soit en Europe en contournant la Mer Noire ?

C'est qu'en effet, nous les voyons pénétrer en Occident par la Moldavie en 1417 ; de là un rameau se dirige vers la Baltique (1418) un autre vers la Suisse, l'Italie où ils atteignent Bologne en 1422 ; ils poussent jusqu'en France (1427) et, finalement une bande conduite par le Duc Mihali se présente aux portes de Barcelone le 11 juin 1447. Il n'est pas impossible au surplus que le groupe qui s'infiltra en Europe ait résidé assez longtemps en Basse-Égypte pour s'en croire originaire, et peut-être Seigneur et Maître jusqu'au jour où les Sarrazins refoulés de nos régions délogèrent à leur tour de la terre des Pharaons les antiques descendants des Malabars.

Je m'excuse d'avoir entraîné le lecteur dans une géographie aussi éloignée de la machine parlante ; mais n'est-ce pas accroître l'intérêt que présente un disque de la *Niña de las Penas* ou de toute autre Gitane, que de pouvoir évoquer l'antiquité, le caractère d'exception d'un art qui a survécu par la tradition, résistant de façon surprenante à l'évolution occidentale au milieu de laquelle il représente un âge, une technique, une mentalité dont aucun document historique ou artistique ne peut plus nous donner l'idée.

On aurait tort de croire que le chant gitane est exclusivement d'origine orientale, encore qu'un de nos spirituels critiques ait décrété qu'il tenait le milieu entre le muezzin et la marchande de poisson. Si la mélodie du Sacro Monte se rapproche parfois par la tonalité de celle des Arabes, elle s'en distingue par une incroyable souplesse de voix et surtout par le caractère de passion nostalgique qu'il serait vain de vouloir découvrir ailleurs ; cela vient du fond des temps, de pays lointains, et d'âmes qui se sont farouchement isolées des nôtres. Pas assez cependant pour n'avoir pas enregistré, au moins partiellement, une technique que nous devons au xv<sup>e</sup> ou xvi<sup>e</sup> siècle flamand.

Une des spécialités des Gitanes, *el canto flamenco*, ne peut guère s'expliquer que par les hypothèses suivantes : ou bien des nomades en ont été influencés par des émigrés flamands en Bohême, ou par des Flamands venus en Espagne à la suite de Charles-Quint ; ou bien il a été importé en Espagne par des tziganes ayant séjourné dans les Flandres. Il est superflu de rappeler le prestige de l'art musical flamand à l'aurore de la Renaissance, c'est-à-dire à l'époque même où les Gitanes s'implantaient en Europe. Tous les peuples civilisés en ont subi l'ascendant, en ont assimilé la technique, mais seuls, les Gitanes fixés depuis 1491 dans les rochers de Grenade, en face de l'Alhambra, et dont l'évolution s'est en quelque sorte arrêtée à cette date, en ont conservé la tradition, purement orale, car aucun signe de musique, aucun texte, aucun croquis n'a jamais été tracé qui puisse nous éclairer sur la technique vocale, les procédés d'exécution, les conventions qui président à la réalisation d'un art qui n'est plus pour nous qu'une langue morte. Sans doute, *le canto flamenco* est lui-même une synthèse dans laquelle il entre, à côté de l'esprit du Nord, de l'hérédité hindoue, et de l'influence arabe ; mais peut-être qu'un habile chimiste finira par analyser ce qui revient à l'un et à l'autre et jettera ainsi quelque lumière sur l'aspect concret de la musique occidentale, telle qu'on l'interprétait entre la Seine et l'Escaut au temps de François I<sup>er</sup>.

Ainsi, de multiples raisons nous incitent à nous intéresser aux enregistrements des quelques Gitanes authentiques qui subsistent encore à Séville et surtout à Grenade, dont leurs pères ont facilité la conquête au Roi très-catholique, en le fournissant en 1491 de boulets de fer qu'il assénait sur les Maures. L'art gitane est, philosophiquement parlant, une des plus singulières curiosités de l'Europe occidentale ; il s'estompe déjà, il s'effacera bientôt, emportant avec lui un des éléments les plus précieux qui puissent éclairer les historiens sur cette race étrange, dont ils s'inquiètent depuis cinq cents ans.

Bienvenu soit le disque qui nous en conservera quelque souvenir précis.

A. MACHABEY.

## La terre du phonographe

par René Bizet

C'est une chose bien singulière que le jeu des comparaisons qu'on peut se permettre grâce au phonographe. Il ne m'a pas fallu moins que d'entendre l'autre jour aux Concerts Lamoureux, Elisabeth Schumann, pour en apprécier tout l'intérêt.

Il y a des phrases qu'un certain snobisme impose à l'oreille de quiconque s'occupe de phonographie, celle-ci, par exemple : « La voix d'une cantatrice est aussi belle au disque, que dans la réalité ». J'admets volontiers que ce peut être quelquefois exact, et je ne doute pas même qu'on ait aujourd'hui plus de plaisir à écouter Mme Galli-Curci, au phonographe, qu'à l'entendre sur la scène. Je ne serais pas éloigné de croire que cet organe d'une rare pureté